

## **Le roman de Vincent (ou *Que dit Vincent de la création*)**

*essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur*

Xavier HIRON

(troisième fichier, état au 27/02/2024)

## Le roman de Vincent

*(vie et mort d'un peintre novateur)*

### *II- Découverte de la couleur (1882) - suite*

Ainsi, Vincent a franchi le pas. Accompagné par son frère Théo, il s'est enfin timidement confronté à la peinture. Et les premiers instants d'appréhension passés, l'enchantement qu'il ressent l'enthousiasme ! Il faut dire qu'il s'y était préparé de longue date. Puis s'est équipé en conséquence ; y compris en achetant des vêtements chauds pour affronter les séances en extérieur, durant l'automne et l'hiver qui approchent. Désormais, il avoue ouvertement avoir longtemps réprimé son envie de peindre, comme une vaste et lointaine appréhension. Mais il est évident que, soudain, la peinture lui ouvre des horizons tellement plus larges que le seul dessin ! Enfin, il peut nourrir en lui-même cette vague impression de pouvoir commencer à s'exprimer. Bien que le dessin restât la base de tout : depuis la profondeur fuyante jusqu'aux proportions secrètes des choses, éléments indispensables pour construire ses représentations peintes.

## Un essai romancé

Une lettre de van Rappard postée de la Drenthe, sorte de petite Provence néerlandaise, va venir lui confirmer un autre aspect que porte en elle la peinture : la découverte de la géographie et des voyages. En effet, il faut du dépaysement pour ne serait-ce qu'apprécier à sa juste valeur son environnement d'origine ; ou se laisser définitivement emporter par la magie et la vision promises par des lumières nouvelles ! Jusqu'à présent, Vincent se rend compte qu'il n'a voyagé en pensée, par l'intermédiaire des peintres qu'il admire. Il met donc cette promesse dans un coin de sa caboche et, pour l'heure, affronte en grandeur réelle les panoramas qu'il a mis huit longs mois à mûrir, depuis qu'il est arrivé à La Haye ; et presque deux ans à préparer patiemment, par un apprentissage forcé du dessin et de sa perspicacité visuelle. Il sent, par ailleurs, qu'il reste porté à représenter en priorité le pittoresque, toujours empreint d'une vague nostalgie – une vieille chaumière plutôt que de neuves constructions, par exemple -, par habitude et tradition acquise. La fréquentation assidue de la peinture héritée du passé est aussi une forme d'éducation de l'œil qu'il se devra de désapprendre. Dans ce contexte bouillonnant, s'il voit ses maîtres disparaître (Corot vient de mourir), il se sent prêt, dit-il, à prendre la relève...

Il n'en reste pas moins vrai que la découverte de l'acte de peindre devient pour Vincent un événement lumineux. Arrivés à ce moment crucial du basculement vers un autre univers, il faut s'en référer abondamment à la source elle-même. Il commence par annoncer fièrement : « Je peins de si bon cœur qu'il m'en coûte de faire autre chose que de peindre. C'est plus viril que de faire des aquarelles, et il y a plus de poésie. » Puis, d'instinct, il transmute la profondeur du dessin en nuances de couleurs : « C'était essentiellement une affaire de couleurs et de tons ; il

## Un essai romancé

s'agissait de nuancer la gamme des couleurs du ciel : d'abord un brouillard lilas voilant un soleil rouge à moitié caché par un nuage violet foncé, dont le bord est d'un rouge éclatant ; autour du soleil, des reflets vermillons, et au-dessus, une bande jaune tournant au vert et, plus haut, au bleu – dit le *cerulean blue* (indication qui montre que Vincent découvre pour la première fois une couleur moderne, synthétisée en 1805 et dont la qualité première est d'être extrêmement stable) – ; et, par-ci, par-là, du lilas et des nuages gris captant des reflets de soleil. Le sol ressemblait à une tapisserie verte – grise – brune, pleine de nuances et de fourmillements ; l'eau du fossé brillait dans ce fond colorié. » De fait, la part intime du génie de Van Gogh s'est ainsi mise à affleurer. D'où il peut en tirer lui-même l'unique conclusion qui s'impose : « Pour t'avouer la vérité, j'en suis moi-même un peu étonné ; je m'étais dit que ces premiers essais n'auraient l'air de rien, mais que les suivants seraient meilleurs. (...) Voici où je voulais en venir : je sens que la notion des couleurs se fait jour en moi pendant que je peins, alors que je ne l'avais pas auparavant - j'entends la notion des nuances et des intensités. »

Dès lors, les sorties en pleine nature s'enchaînent. Elles lui ont valu du vent, du sable et une rechute. Pour tuer le temps et en désespoir de cause, il se perfectionne dans l'étude de la figure. Il y épuise sa réserve de papier, recherche le meilleur matériel – seuls les pinceaux en poils de martre font l'affaire - ; mais doit répartir ses achats suivant les sommes allouées. Cependant, dès le mois de septembre, il dit avoir plus investi dans la peinture que pour la conduite du ménage. Ces contretemps lui laissent le loisir de revenir sur le sujet de leurs parents qui, pour leur part, ne savent pas encore ce qu'est devenue pour Vincent la peinture. Mais il ne s'en plaint pas, car il estime qu'eux et lui ne verront

## Un essai romancé

jamais les choses du même œil. Il n'y a donc pas de communion possible, tout échange sur ce point lui semblant inutile. La recherche d'un effet pictural sortant totalement du domaine de leurs préoccupations intellectuelles, comment pourraient-ils seulement s'y intéresser ? Surtout à la hauteur où Vincent, désormais, appréhende la chose : « Peindre frise l'infini – je ne puis l'expliquer que comme ça –, mais c'est un moyen merveilleux pour exprimer des états d'âme. Les couleurs contiennent le secret des harmonies et des contrastes qui vous viennent docilement en aide et dont on ne saurait tirer parti autrement. »

Mais Théo, en homme serein et avisé, veille au grain. S'il est allé voir ses parents dans leur nouveau presbytère de Nuenen, c'est aussi pour leur parler en bien de la nouvelle activité de Vincent, et ses propos terre à terre les ont manifestement tranquilisés. Pas à pas, Vincent entre dans l'épaisseur du réel (la mer se mue devant ses yeux en un vaste champ à labourer !) d'où Christine devient, du jour au lendemain, étrangement absente. Mais il est vrai qu'il a promis à Théo de ne plus lui reparler de mariage avant qu'il ne soit lui-même devenu autonome en peinture... Ceci pouvant, à cet instant précis de son récit, expliquer cela, Vincent nous ayant habitué à secrètement peaufiner ses moyens avant d'atteindre son but. Nous verrons par la suite que cet engouement pour la peinture va devoir être mis en veilleuse pour des raisons que Vincent juge économiques.

A l'occasion de sa visite à La Haye, Théo lui a également confessé être atteint d'un mal dont on devine qu'il s'agit là encore de la syphilis. Contractée à peu près en même temps que celle de son aîné, cette information suffirait-elle à elle seule à expliquer les six mois de décalage dans leurs décès respectifs ? C'est sans compter sur les circonstances particulières que nous aurons à

## Un essai romancé

examiner dans le cas de Vincent. En attendant que le sort s'abatte conjointement sur les deux frères, les sorties sur le motif et les études colorées de continuer de s'enchaîner... ! Par exemple, à genoux dans la boue pour profiter d'une ligne d'horizon basse et profonde, autant que de l'intensité des colorations de la terre mouillée. Mais pris par un tourbillon qui a dépassé de loin ses attentes, il est obligé de se restreindre à ne peindre qu'à mi-temps, lui qui travaille d'arrache-pied du matin jusqu'au soir. Vincent persiste par ailleurs à lire assidument et à s'instruire, notamment par le biais des romans de Zola et des biographies d'artistes. Du fait qu'il doive restreindre son inspiration, il découvre l'art de reprendre ses anciennes études pour les pousser peu à peu vers un point extrême (ou, en quelque sorte, de l'insatisfaction nourrissant les progrès perpétuels...). Cette attitude présentant en outre l'énorme avantage de minimiser les frais de consommables.

Les scènes de bords de mer, de marines, mais aussi les lisières de forêts ou les frontières entre paysages sont ses premiers sujets de prédilection, car elles portent en elles de la sincérité mystérieuse, surtout à l'approche de l'automne. Mais comme Vincent constate qu'aucun effet n'est durable, il doit progresser vite pour les fixer, ce qui l'a incité à presser directement la peinture hors du tube à la surface du papier (par économie, il ne peint pas encore sur support rigide) ; puis à la remodeler avec la soie de son pinceau. Très vite, il découvre la pratique que l'on a déjà évoquée d'une manière générique : à savoir que la peinture est aussi bien une gestuelle se travaillant dans l'épaisseur, ce qui lui confère, malgré la surface plane de départ et cette perception synthétique offerte in fine au spectateur, un aspect sculptural indéniable. Ce phénomène quasi physique est clairement une

## Un essai romancé

innovation de l'époque moderne, mais qui aura mis longtemps à cheminer avant de trouver sa pleine dimension avec Van Gogh et les impressionnistes. Typiquement : accompagné de cette génération de peintres qui se sont installés directement face au motif pour peindre, afin de le saisir d'une manière instinctive... Lors du premier cas qu'il rencontre et décrit, l'effet que Vincent a voulu capter est celui d'un enracinement puissant dans le sol. A tel point qu'il se félicite de ne pas avoir appris formellement à peindre, car il conserve à cette occasion, dit-il, une liberté spontanée devant une difficulté qui doit être surmontée dans l'instant. Même si cette façon de faire deviendra rapidement, pour ce qui concerne Vincent, une sorte de procédé, il n'en reste pas moins vrai que cette manière particulière d'aborder la peinture, augmentée du sentiment d'urgence à créer, s'établira aux yeux de chacun comme la signature de sa générosité picturale.

De même pour les taillis dont les feuilles vibrent et bougent continuellement. Mais il a conscience que ces esquisses sur le papier ne sont encore que l'antichambre d'un chantier plus vaste encore, dont il devra mesurer avec précision chaque matériau : « Si j'en viens à peindre sur des panneaux ou sur toile, les frais s'accroîtront ; tout coûte cher, les couleurs coûtent cher et ma provision est vite épuisée – enfin, ce sont là des difficultés auxquelles tous les peintres se heurtent, nous devons donc peser nos moyens. Mais je sais avec certitude que j'ai la peinture dans la peau. Je suis très, très heureux de ton aide loyale et substantielle. Je pense souvent à toi et je forme des vœux pour que mon œuvre devienne bonne, intéressante et virile, afin qu'elle te vaille le plus tôt possible un peu de satisfaction. » Ceci

## Un essai romancé

l'incite à vivre sobrement au grand air ; ce dont, quoi qu'il en soit, il ne se porte pas plus mal, du point de vue de la santé.

Les scènes de rue, les scènes de genre, l'urbanité sociale : tout cela attire son regard et Vincent se prend à rêver de retourner dans le Borinage où il avait commencé à se confronter assidument au dessin ; région dont il mesure qu'il n'a pas eu le loisir d'en retirer toute la substance... Ce sont des sujets qui se prêtent bien au dessin d'illustration, en quoi consiste une certaine forme de journalisme populaire. Vincent va en quelque sorte pratiquer cet exercice avec succès, par des scènes touchantes de sensibilité et de vivacité, dans cette attente imposée des journées sans peinture. Ainsi rejoint-il en partie le croquis d'actualité de Lançon, Doré, Du Maurier ou Daumier, sans pour autant tomber dans la caricature. Quoi qu'il en soit, comme pour toute chose concernant son domaine d'activité, Vincent s'y est au moins confronté. Cependant, même par l'intermédiaire de son frère parisien, il n'aura pas l'opportunité de placer ce genre de pièces, car il reste par trop éloigné de l'événementiel, tant il traque l'instant pour ce qu'il est (promenades en forêt, marchés d'éventaires, déchargement d'un navire à même la mer). C'est un signe à considérer car dès que Vincent arrivera à maturité de son art de peindre, les personnages pourtant bien campés en dessin auront tendance à s'atténuer, voire à disparaître.

Si son rapport direct à Mauve ou van Rappard lui manque, Vincent estime qu'il en est d'apprendre à dessiner comme d'apprendre à écrire : il faut savoir se forger sa discipline personnelle, et soudain la tâche ne paraît plus insurmontable. Il faut seulement accepter d'y passer le temps nécessaire. En prévision de l'hiver, il vide son atelier de tout ce qui l'encombre, même de ses gravures ou dessins étalés sur les murs, pour y faire

## Un essai romancé

place nette, en vue de travailler avec de nouveaux modèles. A chaque saison, ses plaisirs spécifiques ! Il réitère l'expression que tout ce qu'il produit appartient en propre à Théo, mais souhaite disposer longtemps de ses études pour être en mesure de continuer à progresser sur des sujets anciens ; d'où sa demande paradoxale formulée auprès de son frère de lui renvoyer certaines de ses études. « Enfin, je considère les études comme la semence ; et plus on sème, plus on peut espérer récolter. »

Mais son frère semble avoir ponctuellement des soucis d'ordre financier et diffère certains versements, au moment où Vincent vient d'abîmer (coïncidence réelle ou nouvelle argutie ?) sa boîte à peinture. Quoi qu'il en soit, la campagne est belle sous ses teintes bronzées et Vincent y dessine ses premiers tournesols. Il est clair – tendance que confirmera l'examen de l'ensemble de son œuvre – que Vincent montre une prédilection pour les teintes chaudes qu'il retrouvera merveilleusement plus au sud. Puis revenant sur le sujet de ses études, Vincent les qualifie de pense-bêtes qui lui indiquent dans quelles voies il doit poursuivre son travail. Raison pour laquelle il adore les accrocher aux murs, afin de les avoir constamment sous les yeux. Aussi minaude-t-il : prouvant par là même qu'il n'est pas si simple de passer de la parole à la réalité... Car se défaire ne serait-ce que d'une simple étude, pour tout artiste consciencieux, est toujours vécu tel un arrachement !

Une étude n'est en soi que l'analyse d'une parcelle du réel ; tandis qu'une toile d'atelier, qui s'élabore pour sa part dans la durée, s'avère être le reflet d'une conception personnelle de l'artiste. Ce que l'on nomme en général une interprétation. En cela réside le long travail de la sensibilité qui s'exprime par exemple dans l'agencement des croquis préalables ; ou dans le

## Un essai romancé

choix d'une palette de coloris plus harmonieuse que celle que propose la nature. D'où il ressort que le rendu des études et celui des créations finales ont tendance à s'éloigner, puisque leurs fonctions diffèrent. Pour autant, Vincent se rattache volontiers à l'opinion de son frère, en particulier pour ce qui concerne leur aspect commercial - fait qu'il ne perd nullement de vue -, son but ayant toujours consisté à créer une œuvre vendable. D'où le constat qu'il demeure invariablement partagé, surtout en tant que néophyte, entre garder son travail par devers lui ou bien se séparer de ses productions. En attendant, il doit se pénétrer entièrement du sentiment de la nature, avant d'être à même d'en extraire toute la substance, au sein d'une œuvre qui reste à concrétiser. Cette question le hante, au point d'en devenir insomniaque.

Dès qu'il se met à peindre à l'extérieur, surtout depuis qu'il est repéré dans le voisinage, tout un tas de personnes s'agglutinent autour de lui, ce qui a le don de l'agacer. Plus d'une fois il a dû laisser en plan un travail inachevé, ne pouvant plus supporter ces présences grossières s'étalant dans son dos. Il a l'impression de se muer en un spectacle de foire soumis aux commentaires désobligeants. Une nouvelle visite impromptue de son père directement à son atelier vient cependant le dérider un peu, et il assure qu'ils ont chacun pris du plaisir à discuter. De quoi parlent-ils ? Quelles sont les préoccupations du novice en la matière ? N'étant plus installé depuis longtemps à Paris, Vincent dispose de moins d'œuvres véritables à portée de main ; mais il continue à beaucoup lire et sa connaissance de la peinture devient véritablement encyclopédique.

Pour exemple, de ses trois années passées en Angleterre, il a retenu que la peinture anglaise est un particularisme

## Un essai romancé

d'interprétation et d'expressivité, bien qu'il semble leur préférer la vigueur allemande. Les mauvais jours arrivant, il se passionne à nouveau pour les reproductions d'œuvres, qu'il échange toujours par courrier avec le sieur van Rappard, accompagnés de force commentaires, comme lorsqu'ils évoquent les cabales fomentées par la revue *l'Illustration* contre les graveurs Gustave Doré et Louis Morin, tous deux étant incontestablement des seigneurs dans leur art. Outre ces querelles d'époque, de styles et de clans, le goût public pour le dessin se distend, pensent-ils ; et la gravure semble reléguée au plan de faire-valoir. Alors qu'il n'y a pas si longtemps (du temps de Goya et de Victor Hugo, pour être précis), elle s'érigeait encore en un art majeur. Ainsi, force est de constater que la pratique du dessin est devenue un gagne-misère ; ce qui n'encourage pas Vincent à devenir autre chose qu'un artiste désargenté, s'il persiste à vouloir dessiner des attroupements de femmes ou alignées en rang d'oignons sur les bancs de l'église. Mais il se doit de poursuivre : « La réussite est parfois l'aboutissement de toute une série d'échecs. » Enfin, ce qu'il peint reste très modeste en taille, parce qu'il appréhende de ne pas réussir à passer à des formats supérieurs... Tels sont, dans les faits, les préoccupations quotidiennes de l'artiste Van Gogh, au tout début de son aventure de coloriste. Arrivera-t-il à franchir le cap ? Sous des dehors d'objectivité où son esprit balance, on perçoit malgré tout que sa détermination demeure intacte.

Nonobstant ce qui précède, les échanges se poursuivent. La vie suit un cours devenu presque tranquille. Vincent vient de recevoir un nouveau paquet en provenance de Nuenen, village qu'il ne connaît pas encore, en prévision d'un hiver qui approche. Paquet

## Un essai romancé

contenant entre autres un manteau de femme bien épais : ceci indiquant que, très probablement, son père a croisé Christine lors de sa dernière visite, bien que Vincent s'obstine à ne plus parler d'elle. Mais pas de nouvelle, bonne nouvelle ? Vincent a depuis quelque temps un vieillard pour modèle, pensionnaire de l'asile tout proche, avec son manteau râpé ; une de ces personnes qu'on nomme, au-delà de la Flandre, des hommes-orphelins, ce qui l'émeut beaucoup... Mais il note au passage que son métier ne le lasse pas, parce qu'il peut alterner les sujets à sa guise et ne pas ressentir d'abrutissement. La figure sociale le captive, bien que les vrais effets de la lumière se logent dans la nature. Aussi il explique : « Je me rappelle encore très bien que j'ai été particulièrement frappé à cette époque (lorsque le paysage le séduisait fortement) par un dessin de Daumier représentant un vieillard sous les marronniers des Champs Elysées (une illustration pour Balzac), bien que ce dessin ne fût pas important ; je sais encore qu'il m'a impressionné fortement à cause de l'interprétation vigoureuse et virile de Daumier. Ceci me porta à me dire : Il doit être bon de sentir et de penser ainsi, d'ignorer ou de négliger un tas de détails et de se concentrer sur l'essentiel, qui donne à réfléchir et touche l'être humain – en tant qu'être humain – directement et individuellement, plus que les pâturages et les nuages. » De fait, par goût autant que par obligation, Vincent se recentre à nouveau sur le dessin.

Toujours, il restera lucide sur la vie d'artiste et ses enjeux. Il évoque à l'intention de son frère : « Il m'arrive souvent de soupirer après toi, je pense beaucoup à toi. Ce que tu m'écris du caractère de certains artistes parisiens qui vivent avec des femmes, se montrent moins mesquins que d'autres et s'efforcent désespérément de sauvegarder un peu de leur jeunesse, me

## Un essai romancé

semble exact. Il y en a comme ça là-bas et ici. Peut-être est-il plus difficile à Paris qu'ici de conserver, en tant qu'être humain, un peu de fraîcheur dans la vie familiale, parce qu'il faut aller plus qu'ici à contre-courant. A Paris, nombreux sont ceux qui ont cédé au désespoir, à un désespoir calme, motivé, logique et compréhensible. Il n'y a pas longtemps, j'ai lu quelque chose de ce genre au sujet de Tassaert, que j'aime beaucoup, et je suis navré du sort qui fut le sien. » Vision quelque peu prémonitoire ? Entre un appel inévitable au succès, qui reste son fondement intime, et une attirance craintive pour le lieu véritable des pertitions ?

Mais en toute chose, l'histoire de l'homme est la résultante de son attitude en face de ce que lui propose la vie. Et Vincent d'en conclure, au beau milieu d'une lettre parmi les plus marquantes de la période : « Voici mon opinion à ce sujet : le résultat doit être un acte, non une idée abstraite. Les principes ne sont bons que lorsqu'ils engendrent des actes ; je trouve bon de réfléchir et de se montrer consciencieux, parce que cela accroît l'activité d'un homme et fait un tout de ses divers actes. Il me semble que ceux dont tu me parles auraient plus de force morale s'ils se montraient plus avisés dans ce qu'ils font ; au demeurant, je les préfère à ceux qui font étalage de leurs principes sans se donner la peine de les mettre en pratique, sans même rien faire pour y arriver. Les plus beaux principes ne leur servent à rien, tandis que les autres sont capables de faire de grandes choses, pourvu qu'ils arrivent à marquer leur vie du sceau de l'énergie et de la réflexion. Les grandes choses ne se font pas uniquement sous l'effet de l'impulsion ; elles sont un enchaînement de petites choses qui constituent un tout. » Manifestement, deux mois à peine après le faux enchantement de s'être senti un instant père

## Un essai romancé

par procuration, une nouvelle étape de la maturation artistique est déjà en marche. Et pour évoquer ici quel type d'écho Vincent trouve en son frère Théo, quel type de paroles lui aura permis de consolider ce cheminement intérieur, bien au-delà de l'aide financière qu'il a reçue et alors qu'il n'en subsiste que si peu d'indices, écoutons celui-ci : « Je termine en reprenant la conclusion de ta lettre : nous avons ceci en commun que nous aimons jeter un regard derrière les coulisses, autrement dit, nous sommes portés à analyser les choses. » Parfois, il suffit de si peu pour tout dire !

Par l'intermédiaire d'immenses toiles historiques qui racontent les accidents de la mine ou les grèves près du carreau et qu'il découvre à travers les journaux, Vincent voit de l'allégorie dans la simplicité et de la vigueur dans la véracité ; et ce type de traitement pictural l'interpelle, d'autant plus qu'il a lui-même vécu le pays de la mine, dont il garde une certaine proximité de cœur et d'esprit. De fait, son analyse plastique balance : ce qui lui révèle une autre de ses particularités, qui est que Vincent est à la fois classique et moderne. Fait qui, selon lui, exprime le propre de l'intemporel en peinture. Ce qu'il retranscrit alors à sa manière : « Pour te dire la vérité, je ne voudrais pas me passer de la conception démodée ni de la conception nouvelle. Il y a trop de choses hors ligne dans les deux courants pour que je puisse systématiquement accorder ma préférence à l'un ou à l'autre. Les changements réalisés par les jeunes dans le domaine de l'art ne sont pas des améliorations à tous les égards ; tout n'est pas progrès, ni pour ce qui est de l'œuvre, ni pour ce qui est de la personnalité des artistes, et j'ai souvent l'impression que beaucoup perdent de vue leur point de départ et leur but ; autrement dit qu'ils ne tiennent pas bon. »

## Un essai romancé

Par ailleurs, Vincent développe lui aussi un art de la description littéraire qui trouve peu d'équivalents et fait montre d'une pertinence et d'une efficacité sans égal. Écoutons-le un instant s'extasier : « Je trouve très belle ta description de cet effet vespéral ; il en est tout autrement ici, le soir. N'empêche que c'est beau dans son genre, par exemple le terrain de la gare du Rhin. A l'avant-plan, le chemin cendré et les peupliers qui commencent à perdre leurs feuilles ; plus loin, le fossé plein de lentilles d'eau avec sa haute berge couverte d'herbe et de roseaux fanés ; plus loin encore, le sol gris ou gris-brun des minuscules champs de pommes de terre ou des coins plantés de choux-rouges d'une teinte violacée ; par-ci, par-là, le vert très tendre des jeunes mauvaises herbes automnales que dominent les tuteurs garnis de tiges fanées et de cosses de haricots rougeâtres, vertes ou noires ; au-delà de cette bande de terrain, les rails rouges de rouille ou noirs dans le sable jaune ; à gauche et à droite, des piles de bois de rebut – des tas de charbon - des wagons abandonnés – à droite, quelques toits et l'entrepôt – à gauche, la perspective des pâturages immenses, verts et humides, et très, très loin, l'horizon barré par une bande grise où l'on distingue encore des arbres, des toits rouges et des cheminées d'usines noires. Et au-dessus de tout cela, un ciel tant soit peu jaune, mais gris quand même, un ciel très froid, hivernal, bas, suintant une espèce de bruine et sillonné par de nombreux corbeaux. Et pourtant, il tombe beaucoup de lumière sur tout cela ; on s'en aperçoit surtout quand quelques silhouettes en sarrau bleu ou blanc déambulent sur le terrain et que leurs épaules ou leur tête captent la clarté. » En moins de vingt lignes, un tableau vivant vient de prendre consistance sous nos yeux.

## Un essai romancé

De fait, le froid s'installe à La Haye, amenant son humidité latente. Et Vincent y prend alors ses quartiers d'hiver. Toujours aucune nouvelle tangible de Christine... Comme si, tacitement, elle avait dû disparaître des échanges. A défaut de la vie de Vincent ?

Lors d'un envoi suivant, van Rappard se plaint d'avoir été refusé à un salon. Ce à quoi Vincent lui répond du tac au tac qu'il l'en félicite, vu qu'il n'a, pour sa part, jamais exposé et n'en nourrit aucune intention ; préférant inviter ses amis à visiter son atelier (événement du reste fort rare). Il n'aime pas le bruit que l'on fait autour d'une œuvre (ce qu'on appelle la popularité), car il estime que le rapport à l'œuvre, tout comme le rapport à Dieu, est individuel ; donc silencieux. Mais il constate, comme le fait son homologue malheureux, que personne ne s'intéresse à son œuvre - qui par ailleurs, pour lui, n'existe pas encore, formellement parlant - ; ce qui lui évite d'avoir à se poser la question de son devenir... Il sait seulement que pour créer, il faut de la bienveillance, de la sympathie et de l'amour ; et il est malheureusement bien connu que ces sortes de sentiments ne sont en général pas payés de retour. Tel est le dilemme que vit quotidiennement tout artiste... Pour autant, l'acte de créer doit rester un engagement chaleureux et ne jamais devenir une question de cercles ou d'autorités. Quant à lui, il puise son énergie dans sa collection de gravures : « Je vous assure que c'est dans ma collection de gravures sur bois que je puise le courage de me remettre au travail, chaque fois que je suis moins bien disposé. L'énergie, la force, la volonté et l'esprit libre, sain et joué de tous ces artistes passent alors en moi ; leurs œuvres

## Un essai romancé

ont un cachet grandiose et solennel, même lorsqu'ils dessinent un tas de fumier. »

Ce faisant, Vincent discute en triangle avec van Rappard et son frère Théo sur le sujet d'un article anglais émanant du dessinateur Herkomer, lequel impute la baisse de qualité des gravures aux éditeurs en priorité, lesquels réclament des dessins visant à l'effet immédiat (sous-entendu, au sentiment dévoyé), cherchant en cela à meubler l'espace, et non pas à l'investir. Les qualités artistiques de ce genre de reproductions de très grande diffusion et qui, à son époque, se dévalorisent dans les cafés, passent fatalement au second plan. La deuxième raison en étant que, dans la logique de la première, le mérite de la reproduction en revient désormais aux graveurs, qui tendent à manier l'emphase et la dextérité technique, plutôt que de servir sobrement la véracité du dessin initial. (Il faut ajouter ici que les progrès techniques ont alors permis d'obtenir des formes de gravures beaucoup plus fines et sophistiquées, en des temps records). Ainsi l'auteur préconise-t-il que les dessinateurs redeviennent vigoureux et que les graveurs restassent cantonnés dans son rôle. Bien évidemment, un tel discours servi à l'encontre d'une certaine forme d'apathie créatrice trouvera un écho favorable dans l'approche que s'en fait Vincent, qui par ailleurs entend offrir des œuvres accessibles au peuple (pris ici en tant que ferment potentiel d'un public futur). Bref, l'Art est une activité noble qui se fait avec sérieux, et Vincent recherche manifestement en ses interlocuteurs l'embryon d'une communauté d'esprits sur ce sujet précis. Pour éviter que ne s'installe la *décadence* mise en exergue par Herkomer, un seul mot d'ordre : rester vigilants et revenir aux fondamentaux ; c'est-à-dire dessiner fidèlement, être vrais et honnêtes, afin d'éviter les

## Un essai romancé

marchands qui tirent le public vers le mauvais goût. Raison pour laquelle Vincent privilégie lui aussi des sujets tels que *Noël à l'asile* ou *Sans abri et affamé*, plutôt que les gravures tirées de la revue *Vie élégante*.

Il ne s'agira plus, à partir de ce point particulier, d'évoquer toutes les conversations qu'entreprennent Vincent et Théo, tellement la profusion des sources et des idées se densifient. Nous en resterons autant que possible aux remarques fondamentales qui émailleront les mille et cents pages qui suivent. Car en entrant dans le domaine relatif à l'Art, les observations concernant cette époque agitée fusent. Par exemple, que dit Vincent à propos du génie artistique ? Qu'il n'y a pas d'alternative : car si des progrès ont permis de parvenir à des sommets par le passé, il ne saurait être question de surpasser ces génies par un progrès continu, dans l'avenir. Seulement les égarer occasionnellement. Cette position n'est pas qu'empreinte d'humilité ; elle évacue l'épineuse question de la valeur relative, chaque art appartenant à son époque. Mais pour Vincent, tous les sommets ayant déjà été atteints, la modernité tendrait plutôt à la régression.

Pour enrichir son propos, il en revient à la première époque des journaux illustrés et à leur philosophie, prônée par Dickens – ce qui par ailleurs le ramène opportunément à la notion d'utilité des modèles - : « Il dit : Mes gaillards, enfoncez-vous bien dans la tête que votre modèle n'est pas votre but final, mais le moyen de donner corps et vigueur à votre pensée, à votre inspiration. Prenez les Français (par exemple, Ary Scheffer) et voyez à quel point ils travaillent mieux que vous. – Il faut croire que les Anglais l'ont écouté : ils ont continué à travailler d'après modèle, mais ils ont appris à voir le modèle en plus ample, en plus vigoureux, à en tirer un meilleur parti pour aboutir à une composition plus saine,

## Un essai romancé

plus noble que celle des contemporains de Dickens qui manipulaient le pinceau. » Pour en conclure que, malheureusement, le progrès l'a souvent désenchanté ; car il sent poindre désormais une époque inquiète d'elle-même et précipitée, ce qu'il ne juge pas propice à une évolution harmonieuse de l'Art. Mais dans les faits, ce qu'ambitionne Vincent, c'est d'arriver à allier les deux approches : l'ancienne et la nouvelle ; avec, dit-il, la foi du charbonnier.

Comme tout artiste qui se respecte, Vincent est un expérimentateur né. Il a besoin de se rendre compte de visu si les effets produits par telle ou telle technique (tout particulièrement la gravure) peut valablement lui apporter une touche d'efficacité, un enrichissement dans l'expressivité. Ainsi Vincent s'intéresse-t-il à un papier qui permet de reproduire un dessin par simple transfert, tant il espère gagner du temps dans la reprise inlassable de ses études. Par l'intermédiaire de ce moyen que lui a suggéré Théo (il faut rappeler que la maison Goupil et Cie est spécialisée dans la reproduction à grande échelle des œuvres gravées), Vincent s'essayera à la lithographie. Il tirera par ce procédé son dessin fameux intitulé *Sorrow*, dont il enverra une épreuve à son frère. Ceci l'amène à réfléchir à l'impact d'une diffusion potentielle de ses œuvres. Toujours aussi puriste, il note : « Il n'est pas improbable que je fasse un jour des choses qui tomberont entre les mains du public ; cette perspective me laisse passablement indifférent ; pour tout dire, elle ne m'enchant guère. » Mais ce qui le préoccupe par-dessus tout réside dans la qualité de la destination et dans la manière dont ses œuvres pourraient être perçues ; car, ajoute-t-il : « J'ignore si tu trouveras pédant – ou quelque chose d'approchant – de ma part de te dire ce qui me fait plaisir : le magasinier de Smulders

## Un essai romancé

(l'imprimeur avec qui il a entrepris des essais lithographiques) avait vu la pierre de l'homme-orphelin, et il en a demandé une reproduction à l'imprimeur, pour l'accrocher chez lui. »

En un seul jour, l'artiste Van Gogh a ainsi produit quatre lithographies différentes, chacune retouchée autant de fois que nécessaire, et en met en chantier une cinquième (le superbe vieillard assis de trois-quarts sur une chaise et se tenant la tête entre les mains, que le peintre Le Chénier a reproduit en 1987 dans une toile de deux mètres de haut sur plus de trois mètres de large, faisant désormais partie intégrante de la collection de la Fondation Van Gogh, à Arles). Ces épreuves perdent en finesse, mais gagnent en cachet âpre et « désinvolte » (Vincent veut-il signifier par-là que leur rendu est plus léger et moins profond que l'original ?). Il en envoie cependant des tirages à van Rappard, dans le cadre de leurs échanges. Mais il espère surtout en faire un produit d'appel pour les imprimeurs et éditeurs de gravures et de journaux. Toujours avec la même envie, louable au demeurant, qui consiste à dire qu'il est du devoir d'un peintre d'exprimer une idée dans son œuvre. Aussi Vincent résume-t-il très justement la situation de créateur dans laquelle il se trouve, et lève en même temps un coin du voile sur sa personnalité : « Sache cependant (...) la déception que vous vaut un travail imparfait ; l'échec de vos efforts et les embûches de la technique vous causent parfois une affreuse mélancolie. Je t'assure qu'il m'arrive d'être en proie à un terrible désespoir quand je songe à Millet, à Israëls, à Breton, à De Groux et à tant d'autres, par exemple Herkomer ; on ne comprend la valeur de ces gaillards que lorsqu'on s'est mis soi-même au travail. Ecoute maintenant pourquoi un peintre ne peut être heureux : il lui faut étouffer ce désespoir et cette mélancolie, user de patience envers soi-même – tel que vous êtes – non pour

## Un essai romancé

s'accorder du répit, mais pour continuer à s'échiner malgré mille défaillances et erreurs, surtout malgré l'incertitude de les vaincre. Il s'agit de lutter contre soi-même, de se perfectionner et de renouveler son énergie – et à ces difficultés-là viennent s'ajouter les difficultés matérielles. »

Et d'ajouter aussitôt : « Cette idée est proprement insupportable, ou presque, à plusieurs peintres. Vous prétendez être un honnête homme, vous en êtes un, vous trimez aussi dur qu'un homme de peine, mais voici les privations : vous devez renoncer à travailler, vous ne voyez pas le moyen de réaliser votre œuvre sans faire plus de dépenses qu'elle ne pourra vous rapporter, vous finissez par vous sentir coupable, avec l'impression de faillir, de ne pas avoir su tenir vos promesses, de ne pas avoir été aussi honnête que vous l'auriez été si l'on avait payé votre œuvre à son prix. Dans cette circonstance, vous redoutez de vous faire des amis, vous n'osez plus vous déplacer, vous avez envie de crier de loin aux gens, comme les lépreux du passé : Ne vous approchez pas de moi, cela vous vaudrait des ennuis et des préjudices. C'est le cœur écrasé par cette avalanche de soucis que vous devez vous mettre au travail ; avec votre visage serein de tous les jours, vous devez continuer votre chemin, sans broncher, et recommencer à marchander avec les modèles, puis avec l'individu qui vient toucher le loyer, enfin avec Monsieur Tout-le-Monde. » Vous tous qui êtes de ces Mesdames et Messieurs Tout-le-Monde et admirez le travail de Vincent, sa puissance admirable, sa fougue rugueuse et sa détermination intègre, méditez autant que possible le désarroi profond que portent ces paroles ; et ne refusez plus la main tendue à qui vous offre ce qu'il a de plus cher au monde : le travail de son cœur !

## Un essai romancé

Aussi, fort de son expérience récente et prenant appui sur une revue hollandaise qui a fait long feu, Vincent envisage la création d'une revue d'artistes pour assurer la diffusion de leurs gravures et dont la maître-mot furieusement anticonformiste serait sans ambiguïté : « Les promoteurs de l'entreprise considèrent qu'ils remplissent un devoir social. » Sur l'aspect commercial et la gestion de l'affaire, il s'en remet à l'avis et aux qualités de Théo. Mais il s'agit clairement, dans son esprit, de créer un mode coopératif où l'investissement de départ, même en cas de réussite, serait remboursé, mais non rémunéré et les invendus distribués gratuitement. Typiquement une activité hivernale... Van Rappard lui promet son aide, tout comme le peintre van der Weele ; mais le premier tombe subitement malade (il décèdera à l'âge de 33 ans, deux ans après Vincent : quelle régularité dans le timing !); et sans indication précise de sa part, Van Gogh se demandera à haute voix : « J'ignore ce dont il souffre ; peut-être, peut-être de ce que toi et moi avons goûté », confirmant que son frère et lui souffrent bien du même mal – en l'occurrence la syphilis.

Tous ces échanges entérinent l'absence têtue d'une mention de Christine qui, s'étant faite plus menue qu'une petite souris, ne montre même pas le bout de son nez ! En plus de cent pages, même pas une allusion à « la femme » (sous-entendu : du foyer), comme Vincent la nomme de temps à autre, selon une tradition nordique. On sait par ce qui va suivre qu'elle vit toujours dans les parages immédiats de Vincent, et si ce dernier s'émerveille parfois de quelque chose au détour d'une ligne, c'est de l'attitude assurée du petit bonhomme, stoïque comme un patriarche ! Et encore faut-il chercher ces annotations parmi les décombres... A

## Un essai romancé

l'inverse, il réaborde avec force le sujet d'une édition pour servir le peuple, ce qui reviendrait à faire œuvre utile. Bien que franche et sans arrière-pensée, sa conviction sociale n'est nullement politique. Tout bien considéré, à cette époque austère de son évolution, après l'éblouissement magique de la découverte de la couleur, Vincent constate, sans pour autant le formuler ainsi, qu'il n'est qu'un dessinateur *dans la moyenne*, et que ses talents de coloriste n'ont pas encore su prendre leur pleine mesure. L'hiver n'étant pas propice au travail en pleine lumière, il s'apprête à entamer l'année 1883 à peine mieux armé que l'année précédente, si ce n'est du maigre fruit de ses relations. Pour l'heure, il tente, autant que faire se peut de capitaliser sur ces maigres acquis. Seul un point paraît sortir du lot – mais qui n'est pas directement vendable - : Vincent a fortifié son analyse en profondeur, ainsi que son sens critique inné ; et son jugement lui est devenu aussi sûr que celui de n'importe quel académicien patenté !

Concernant la finalité éditoriale qu'il envisage à cette époque, son modèle est bien évidemment le *Graphic*, journal ayant travaillé à Londres avec de grands illustrateurs et collaboré avec Dickens. En somme, ce qu'il entraperçoit est un journal sans éditeur : donc exempt de ces personnes qui gèrent le tout selon des critères matériels finissant par étouffer les critères moraux. C'est de cela, pense-t-il, qu'est morte la presse populaire anglaise dont l'apogée, pourtant, ne remonte à guère plus de dix ans d'âge. Malheureusement, les dessinateurs ont emboîté le pas. Face à ces constatations qui rejoignent cette notion de décadence que maniait précédemment Herkomer (qui connut et participa directement à la grande épopée du *Graphic*), il sait que seul le travail l'éloigne le désespoir. D'où son désir réitéré d'initier

## Un essai romancé

l'aventure. Mais comme pour beaucoup d'autres artistes avant lui, ce qui le rebute le plus sont les cercles qu'il honnit, parce qu'ils vont à l'encontre de ces légions de talents qui, même autour de lui à La Haye, attendent seulement d'être reconnus. Il sent en lui se morfondre une force que seules les circonstances ne permettent pas de développer normalement. Mais dessiner à la demande, au gré de l'actualité, ne saurait pour autant lui convenir. Situation qui crée en lui un nouveau dilemme, car il en devine le côté superficiel. Pour reprendre le mot de Zola : c'est le triomphe de la médiocrité ! Vincent perçoit donc tout autour de lui la léthargie sociale ambiante, et ce constat le navre profondément. Il en vient naturellement à la conclusion que s'il n'y a pas de collaboration réelle entre artistes, il n'y aura pas de succès possible. Bref, il sait que malgré toute la bonne volonté qu'il affiche, son idée fumeuse devient en soi irréaliste et Vincent sombre alors dans une de ses déprimés saisonnières, tandis que la ville se drape des langueurs de l'hiver.

### *III- Une insensible dérive vers la flamboyance...*

*(janvier 1883 – septembre 1883)*

Début 1883 – La Haye (toujours) : soit sept ans et demi avant l'échéance...

## Un essai romancé

En l'occurrence, le besoin de dessin d'après modèles qui obnubile l'esprit de Vincent peut aussi se concevoir comme un besoin de réalisme et de véracité. Car ses résultats se doivent d'être édifiants ; ce qui est particulièrement sensible dans les portraits de vieilles personnes aux visages burinés, aux mains calleuses et déformées. A travers elles, le poids du travail doit pouvoir se sentir et se mesurer. A la fin du XIXe siècle, notamment dans les pays du Nord et rhénans, cette tendance est dominante. Vincent, en la matière, se rattache à une école ou un courant existant et ne fait pas particulièrement preuve d'innovation. Tous les dessins qu'il énumère prennent appui (pour ne pas dire qu'ils les copient) sur ceux de ses confrères, Mauve, van Rappard et van der Weele en tête. Mais sans animosité aucune, cette pratique étant alors communément admise... Ce n'est que dans l'agencement de la scène finale qu'est attendue un tant soit peu d'originalité, alors même que les motifs, l'ambiance et les couleurs demeurent souvent identiques. Rien ne ressemble plus à un bosquet en pleine nature qu'un autre bosquet en pleine nature.

Fort de ces remarques sensées, Vincent se replonge d'arrachepied dans son labeur quotidien. En ce début d'année 1883, ses essais de peinture sont encore timorés et on ne peut plus balbutiants. De fait, comme nous venons de le constater, il ne voit pas poindre le bout du tunnel. En cette période de repli sur soi, Vincent se trouve en réalité projeté à la croisée des chemins et il s'interroge vivement : quelle route prendre ? « Sais-je si j'atteindrai tel but ou tel autre ? » « Il faut aller de l'avant en silence et laisser sa chance au dénouement. Si une perspective se ferme, peut-être une autre s'ouvrira ; car il faut qu'il y ait une issue, un avenir (...), bien qu'on n'en connaisse pas la géographie.

## Un essai romancé

La conscience est pour l'homme une boussole, et, bien que l'aiguille dévie quelquefois, bien que, surtout, ce ne soit qu'en se dirigeant que l'on s'aperçoit des erreurs de direction, il faut néanmoins faire de son mieux pour tenir sa route. » Il envisage tellement de beautés contradictoires entre la voie classique de l'Art et les valeurs nouvelles qui émergent un peu partout autour de lui que sa palette en reste hésitante. Car il ne perçoit pas encore qu'une alternative serait possible : la synthèse. Elle qui sera la voie qui, en définitive, le déterminera...

Un dessin solide à l'aune de la tradition. Additionné de quelques couleurs nouvelles, puisées au cœur de la modernité. Car il est un paramètre que Vincent ne mesure pas encore pleinement, mais qui aura une incidence majeure sur son œuvre, lui qui se plaint systématiquement de la difficulté et du coût de bien s'équiper : en quoi consistera l'essor de la chimie des peintures. Il nous est donc nécessaire de continuer à suivre pas à pas les circonvolutions de son parcours. Que l'on perçoit par ses échanges avec Théo sur les nouveaux procédés de reproduction photographique et de photogravure, car Vincent y est sensibilisé aux différentes voies qu'offre la duplication mécanique, et il s'empresse alors d'en comparer les résultats qualitatifs. Il juge en effet les nouveaux venus « douceâtres ». Et d'en conclure que les procédés naturels ne peuvent être remplacés sans une perte du geste spontané de l'artiste. Aussi ambitionne-t-il de poursuivre ses tentatives lithographiques non par le moyen d'un transfert à partir d'une ébauche existante, mais en allant dessiner directement sur la surface de la pierre.

Alors, Vincent se remet au dessin ; mais sur de plus grands formats cette fois-ci, car il souhaite étudier plus en détail la structure porteuse des visages. Ces esquisses confirment son

## Un essai romancé

approche d'analyste - ce qui, pour autant, ne les rendent pas plus vendables que ses productions antérieures ! -. Et il est bien obligé de constater une nouvelle fois que, même par l'intermédiaire de Théo, ils n'ont rien pu diffuser durant l'année qui vient de s'écouler, auprès d'un public de connaisseurs. Atteint d'une rage de dent, il trouve ponctuellement un dérivatif dans la découverte de nouvelles gravures de Daumier et médite à cette occasion que ses propres intentions se développent certes lentement, mais qu'elles restent porteuses d'une visée grandiose.

Dans le but d'augmenter l'effet produit par ses études, Vincent cherche à sophistiquer sa technique. Il en dessine toujours la base au crayon de charpentier ; mais dans l'espoir d'en décupler les nuances, passant de la lumière subtile aux ombres les plus profondes, il commence par fixer et éteindre ce dessin préalable par un lavage dans du lait ; puis il en rehausse les traits principaux et chacun des détails qui le composent à l'aide d'un crayon lithographique, lequel, étant gras par nature, s'y superpose facilement. Ensuite, il reprend les parties claires ou vaguement colorées avec une sorte de gouache à retoucher ; pour enfin terminer l'effet d'ambiance au noir de bougie, qu'il étale au tampon ou inscrit plus précisément à l'aide de la plume. Ainsi parvient-il à détailler à l'extrême la gamme des dégradés et il se plaît à croire à une plus grande expressivité du produit final, en cas de reproduction mécanique. Et ce d'autant plus aisément que, d'après ce qu'il en a compris, dès que la galvanoplastie entre en jeu, l'intensité des noirs d'origine devient essentielle si l'on désire en compenser les pertes... Dès lors, il pense pouvoir atteindre le meilleur des compromis possibles entre sa manière personnelle de procéder et les exigences techniques dues au

## Un essai romancé

tirage. Comme on peut s'en apercevoir, avec Vincent van Gogh, rien n'est jamais laissé au hasard !

Revenant une fois encore sur la question de la mévente, Vincent se déclare pour sa part incapable de la moindre négociation avec les marchands. S'il aime la vie simple qu'il mène (sans autre précision) et dit ne pas vouloir en changer, il s'inquiète ouvertement pour son frère, car ses frais d'artiste vont croissant, et il n'y voit pas d'alternative. Coûte que coûte, il continuera à travailler d'après nature, ce qui inclue les modèles ; mais n'imagine pas comment trouver d'autres sources de revenu. Il songe un instant produire plus massivement des esquisses, dans le but de les envoyer à Théo : surtout celles qui ont du caractère... mais serait-ce suffisant ?

Bref, voilà exactement où en est Vincent de ses réflexions quand se produit un revirement que l'on pourrait qualifier de théâtral. A la fois simple, mais plus imprévisible que dans les meilleurs polars ! A cette époque, Théo se confie sur sa liaison avec une femme malade et démunie (en vivant systématiquement par analogie, on n'échappe pas à son destin !), à laquelle il vient lui aussi en aide. Cela restreint d'autant son budget, certes ; mais ce n'est finalement pas cette question qui s'avèrera être en jeu. Mis en parallèle avec la situation vécue par Vincent, cet événement autorisera la reprise des confidences de ce dernier sur sa vie intime ; et il se plaira dès lors à raconter de nouveau sa relation sentimentale, présentant sa vie familiale restaurée - où les enfants tiennent une place de choix - sous les meilleurs hospices. Même si cet intermède sera finalement d'assez courte durée, nous allons pouvoir nous faire une idée concrète de ce que fut la vie stabilisée de Vincent à La Haye. Et surtout, comprendre comment et par quel biais celle-ci prendra fin !

## Un essai romancé

Concernant les révélations que lui a faites son frère – mais il n'est pas totalement impossible qu'elles contiennent aussi une part d'intox -, Vincent accueille la nouvelle avec une grande bienveillance. Fort de sa propre expérience, il déclare que l'amour et la pitié, qui en soi ne sont pas incompatibles, dictent des comportements humains qu'il est vain de chercher à raisonner, car ils expriment le fond de l'être et de sa conscience. Il encourage donc Théo à persévérer dans cette voie. Pour le moment, lui est plongé à fond dans les visages qui lui permettent d'approcher une infinie variété de nuances. De laquelle il ose tirer un abord plus moderne, tel qu'il en a pris connaissance par l'intermédiaire des revues. Mais il avoue que son enthousiasme l'a poussé à la dérive et qu'en conséquence il a dû faire face à des frais de dessin inconsidérés. Or il ne peut plus rogner sur ses frais de ménages... On sent se mettre en place le nœud d'une nouvelle intrigue.

Va-t-il chercher à contrecarrer d'avance une possible défection de Théo que peut-être il sent poindre à travers ses confidences ? Le procédé de la pression amicale ne serait pas totalement nouveau, chez Vincent... Quoi qu'il en soit, l'affaire de son frère le tient en alerte. Et il se livre sans retenue. Car il sait par expérience que dans de pareils cas, le corps est autant en souffrance que l'âme qu'il contient. Il mesure que les faits exposés et la situation qu'ils provoquent peuvent être graves de conséquences pour l'équilibre de leurs vies parallèles. Mais il persiste dans son discours avec candeur et franchise : le meilleur remède qu'il connaisse étant de répondre à l'amour par la sensibilité ; car sauver une âme est une grande et belle tâche qui demande l'adhésion complète de l'individu. Il n'y a donc pas, en la matière, de demi-mesure envisageable ; et c'est d'ailleurs ce qu'il a lui-même vécu avec

## Un essai romancé

Christine, quitte à devoir se mettre en conflit avec la société. Sa description paisible de la cellule familiale est là pour témoigner et venir illustrer fort à propos les résultats d'une rédemption qu'il est allé chercher de son plein gré et, si l'on peut s'exprimer ainsi, au forceps ; et cette image d'Epinal le comble d'aise ! Il la donne donc volontiers en modèle à son frère, et ce d'autant plus aisément qu'il sait que si lui-même n'était pas intervenu avec véhémence, la situation qu'il avait devant les yeux était une porte ouverte sur une misère sans nom. Seule la sécurité sauve les êtres des échecs et de l'abandon, ainsi que du mépris qui en découle et qui, pris tous ensemble, sont l'antichambre du dépérissement. Ces mots forts (ici se manifeste probablement son profil de pasteur) pour inciter Théo à recréer autour de sa malade un relationnel fondé, lequel s'impose à ses yeux comme l'unique solution...

Bien des similitudes, nous venons de le voir, se sont faites jour entre les deux situations de départ : trouver un toit, construire potentiellement un foyer (la connaissance qu'évoque Théo n'est, pour sa part, pas accompagnée d'enfant), combattre le désœuvrement et, in fine, se protéger de la société étant des préalables obligés à une lointaine guérison. Voilà exprimé sans concession en quoi aura consisté sa propre expérience. Cependant, la connaissance dont Théo parle souffre physiquement, étant atteinte d'une tumeur au pied, ce qui le fait aussi souffrir. Vincent l'encourage à ne pas la bercer d'illusions sur des projets d'avenir, tout en la rassurant sur son implication personnelle : avant toute chose, elle doit, selon lui, se concentrer sur sa guérison. De son côté, il se sent de nouveau faible et surtout, il commence à se plaindre des yeux. Regarder lui coûte « de la peine », et il en vient à voir trouble. Du coup, son travail

## Un essai romancé

s'en ressent et n'avance pas, au moment même où les premiers jours de frémissement de la nature l'interpellent, le propulsant à nouveau sur les sentiers. A-t-il trop travaillé ? Est-ce dû aux bains d'eau froide qu'il a pris durant l'hiver – le ménage ne dispose manifestement pas d'un accès courant à une eau chaude - ? Il avoue avoir du mal à se remettre à travailler et préfère arpenter la campagne pour y voir frémir le printemps, toujours dans le but d'en saisir chaque instant.

De son côté, van Rappard se rétablit lentement de sa maladie nerveuse et leur correspondance reprend. Ils échangent sur la difficulté de passer du noir et blanc (le débat étant initié dans la foulée de la publication d'une revue du même nom dont se devine aisément le principe) à la couleur, car ces deux univers techniques ne s'appréhendent pas avec la même notion de durée. Or à cet instant précis, l'univers du noir et blanc conserve la préférence dans l'esprit de Van Gogh. Ce qui signifie par ailleurs que sa progression dans le domaine de la couleur n'est toujours pas très avancée. Comme ils s'échangent toujours des numéros de revues et des reproductions de gravures et que Vincent l'invite à venir se détendre, tout en profitant de sa collection, il lui évoque par la même occasion sa relation avec son modèle et en profite pour lui glisser à l'oreille que le petit qui dormait sagement dans son berceau à la maternité est devenu pour lui une lumière dans sa maison. A l'en croire, tout en s'efforçant d'approfondir l'art, il s'échine avant tout à approfondir la vie, ces deux notions allant pour lui de pair - bien qu'il y ait perdu la plupart de ses amis...

Mais ce qui le navre le plus est de constater que s'il a vu s'éloigner ses amis peintres de La Haye, la raison principale semble plutôt à rechercher dans sa manière de peindre (à cette

## Un essai romancé

époque, il doit être l'un des rares à travailler directement sur le motif, ce qui le caractérise fortement par son mode de vie). Pour preuve : si son atelier est propre et d'allure accueillante, il est loin de figurer l'un de ces salons de peintres établis auxquels Vincent affirme ne pas vouloir ressembler... Parmi les confrères pour lesquels il a le plus d'affection, l'un vient d'être interné dans un asile psychiatrique, l'autre (van der Weele) a dû se résoudre à se faire maître d'école pour tout simplement survivre, et force est de constater que, pour cette catégorie de peintres à laquelle il appartient, la vie d'artiste est devenue bien dure. Ce qui ne favorise en rien l'esprit d'entraide, et il se met alors à regretter l'époque lointaine des corporations.

La connaissance qu'évoque désormais régulièrement Théo vient de se faire opérer de sa tumeur dans des conditions que l'on devine délicates – la science restant encore relativement impuissante face à ces pathologies –, tandis que les yeux de Vincent « lui cuisent », sans que cela ne l'empêche de se remettre à dessiner. Ce qui lui arrache malgré tout la réflexion que, lorsqu'il y songe, il estime se sentir plus vieux que ses trente ans. D'autant qu'il est toujours sujet à des sautes d'humeur, entre ses moments d'exaltation intense et ses phases de déprime ; sautes qu'il cherche à compenser en travaillant avec une « fureur calme ». Mais que Théo ne néglige surtout pas, de son côté, de s'attacher à cette femme qui semble plus cultivée que ne l'est Christine, s'intéressant avec finesse à la lecture, par exemple ! Car, pense-t-il, seul la nature de leur attachement compte...

Tout ceci nous amène à faire un nouveau point sur la psychologie laborieuse de Vincent et sur la manière dont celle-ci s'extériorise. Car d'un côté, Vincent n'oublie pas de considérer que son chemin est incertain et qu'en conséquence, il ne sait pas définir à

## Un essai romancé

l'avance quel en sera le but. Mais revenant régulièrement sur le sujet, il se dit toujours aussi convaincu qu'il va y parvenir. Il ne faut donc pas se méprendre sur la portée exacte de ses paroles en les mettant prématurément en relation avec la destinée extraordinaire qu'a su acquérir de nos jours sa production. Ce que signifie Vincent par le terme réitéré de « réussir » consiste fondamentalement en une conviction intime d'être un jour en capacité d'approcher le fond latent de son expressivité, au point de la rendre matériellement sensible. A l'inverse, à aucun moment de son discours il n'affiche la prétention que cette manière propre, dont il cherche toujours à se doter, puisse devenir un quelconque modèle pour les générations à venir ; encore moins qu'elle puisse former le fer de lance d'un marché : Vincent est trop introverti pour cela. S'il en attend un retour, c'est plus pour dédommager Théo de ses efforts que dans l'esprit de faire fortune lui-même, et il n'y a pas lieu de mettre en cause la sincérité de ses paroles sur le sujet.

D'autant que la postérité en question résultera pour le moins d'épisodes incontrôlés au sein de sa trajectoire, épisodes sur lesquels nous devons bien évidemment revenir. Car il ne faudrait pas non plus en déduire inconsidérément une psychologie souterrainement démoniaque : sorte d'atavisme non maîtrisé dont l'esprit rebelle sous-jacent aurait guidé la destinée. Non, les périodes de crise de Vincent, parfaitement identifiables dans la durée, sont à imputer pour l'essentiel à la maladie dont il est porteur depuis peu, tandis que, lorsque s'en éloigne les effets, la vigueur de son dessin, sa perception intense de l'espace, sa qualité d'appréhension de la couleur restent étonnamment tenus, et il ne montrera jamais aucun désir d'y déroger. Et ces qualités particulières, même si elles laisseront toujours percevoir une

## Un essai romancé

approche plastique d'autodidacte et un fort besoin de singularité, seront toujours irréprochables dans leur rendu final. En d'autres termes et pour conclure provisoirement sur le sujet, les qualités de peintre de Vincent Van Gogh ne sont en aucun cas usurpées ; elles ne seront qu'occasionnellement additionnées de circonstances non désirées, dont l'impact qualitatif réel peut d'ailleurs tout à fait être sujet à caution.

Mais revenons aux choses sérieuses. C'est-à-dire revenons aux choses concrètes. A plusieurs reprises, Vincent parle à son frère en lui disant que, pour lui, ils sont plus amis que frères. Sous-entendant par là qu'il place leur connivence intellectuelle d'amitié plus haut qu'un simple lien de fratrie. Et c'est sous le sceau de cette relation puissante qu'il insiste sur le soutien donné à son frère au moment où sa malade anonyme vacille à en devenir taciturne. Lui voit ses yeux doucement se dessiller, mais plus que tout, la santé morale de la patiente l'inquiète. Est-ce dû à un chagrin d'amour voilé ? Car il est clair que Théo, lui, en est tombé amoureux ; mais les circonstances ne se prêtent pas à ce qu'il se déclare. Ou bien, les causes en sont-elles plus profondes ? Cette angoisse intérieure pourrait-elle alors compromettre une future guérison ? Si les circonstances avérées ne sont certainement pas aussi simples – encore une fois, nous ne disposons ici que de la moitié du dialogue, ce qui se révèle gênant pour une compréhension d'ensemble -, ce genre d'élucubrations agite visiblement l'esprit de Vincent, relativement concerné par le devenir des sentiments de son frère dont dépend son bien-être. Ainsi, il lui fait valoir que rien ne change si l'on ne se convainc pas de la nécessité de devenir meilleur et, qui plus est, d'en partager l'émotion. Tout cela lui remémore les jours pénibles de

## Un essai romancé

l'accouchement de Christine, lorsqu'elle se desséchait et se morfondait seule au fond de sa maternité, craignant manifestement que Vincent ne l'abandonne. Or il suffit alors qu'il la rappelât à sa promesse de bientôt devenir meilleure pour que tout rentrât dans l'ordre. D'où il prouve que d'un besoin d'absolu peut dépendre un prompt rétablissement. Cette question était donc devenue l'affaire du moment ; mais la lettre suivante indiquant une voie prochaine de rétablissement de la malade de Théo, Vincent y gagne un ton manifestement enjoué.

Concernant la conduite de ces propres affaires, Vincent a obtenu de son propriétaire la mise en place de volets articulés, afin d'occulter de façon variable la lumière qui pénètre dans son atelier par l'intermédiaire de trois grandes fenêtres qui, suivant la course du soleil, étaient difficile à canaliser. Le printemps progresse à grands pas et il devenait urgent d'éteindre cette source lumineuse, car elle investissait à flux continu son espace de travail, multipliant les reflets intempestifs. Il constate à cette occasion que le clair-obscur met étonnement en valeur les reliefs, tandis que la pleine lumière a pour effet d'avaloir les formes et les couleurs. Il y gagne donc en effets adoucis et en variété. Il en profite pour s'équiper d'une armoire encastrée, lui permettant d'obtenir un rangement encore plus rationnel. Mais il doit contribuer à cette dépense qui s'avère plus conséquente que prévue. Toujours ce retour systématique des préoccupations financières sur le devant de la scène...

Par la suite, Théo indique que sa malade anonyme décide de bientôt « rentrer dans son pays. » De fait, plusieurs questions se posent. Partant du constat que la malade anonyme est étrangère, s'agirait-il d'une première rencontre d'avec Johanna Bonger, qui deviendra ultérieurement sa femme ? Car Johanna est

## Un essai romancé

hollandaise : mais alors, pourquoi la formulation vague de « son pays », puisque c'est aussi celui de Vincent et de Théo ? Pour ne pas trahir à son frère son identité ? En effet, on verra par la suite que la famille Bonger n'est pas totalement inconnue de la famille Van Gogh. Par ailleurs, nous sommes au début de l'année 1883 ; ce qui donc coïnciderait avec la rencontre récente à Paris du frère de Johanna, Andries, lui aussi marchand d'art de son état (le monde des marchands étant assez étroit), avec qui Théo sympathise immédiatement. Mais cela signifierait aussi que Johanna, qui n'a alors que 20 ans quand Théo en a presque 26, ne conserve pas un souvenir marquant de cette rencontre, puisqu'il semble qu'il faille attendre 1888 pour que Théo lui fasse une demande en mariage ; demande qu'elle repoussera dans un premier élan car, dira-t-elle, ils se connaissent à peine. Quoi qu'il en soit, nous verrons par la suite de quoi il retourne ; mais cet échange indiquerait que, du côté de Théo, la naissance du sentiment aura été immédiate.

Vincent, lui, use toujours de la même méthode : il dessine beaucoup et souvent, ne se permettant une pose que de temps à autre pour entamer une aquarelle. Et bien qu'équipé sommairement en matériel de peinture à l'huile, il n'y touche manifestement pas encore, ne se sentant pas d'attaque. Ce qui pourrait peut-être changer avec le printemps, se demande-t-il ? Mais le fusain friable avec lequel il prépare ses esquisses ne se prête guère à des croquis pris sur le vif, et Vincent demande donc à son frère de lui procurer de la craie dure « des montagnes » qui se tient mieux dans la main. Il explique par ailleurs avoir tant de choses en cours qu'il peut varier ses travaux à volonté... Mais la grande innovation du jour va revêtir un aspect surprenant : il commence à reconstituer des scènes avec décors à l'intérieur

## Un essai romancé

même de son atelier ; cette facilité lui apportant dès lors plus de liberté pour les conduire à leur terme. Vincent va désormais aller très loin dans la reconstitution de ces environnements car, se confie-t-il, les couleurs qu'il percevait avant étaient fades (préoccupation majeure au regard de son œuvre !), ce qui suffisait à le dissuader de peindre.

Désormais, il peut donner physiquement vie à ce qu'il n'avait jusqu'à présent qu'entraperçu. Et il éprouve le besoin de figer ces instantanés pour pouvoir tout simplement les reproduire. Comme à son habitude, Vincent ne lésine ni sur les moyens ni sur la méthode, obnubilé qu'il est par le besoin d'atteindre au résultat qu'il escompte. Dans la foulée, cela l'oblige à se mettre en chasse de vêtements de tous les jours afin de conserver à ses modèles une ressemblance authentique. Vincent dit expressément qu'il porte une trop haute opinion de son activité pour s'en remettre au hasard. Il s'agit donc, en l'occurrence, d'investir pour l'avenir dans le contrôle de l'éclairage, du décor et des accessoires. S'il voit d'un œil complaisant que de son côté van Rappard ait repris la peinture avec envie et gourmandise, il se dit certain que, sur la seule question du dessin, il est devenu apte à rivaliser avec lui.

Bref, Vincent veut s'ériger en un expert en composition. D'où sa formulation récurrente, pour ne pas dire quasiment rituelle : « envoie-moi ce dont tu peux te passer... (il parle d'argent, essentiellement) » tout en stigmatisant le produit de ses échecs, lesquels deviendront pour le futur une réussite. Toutes ces péripéties parce qu'il prend de plus en plus appui sur les scènes du mensuel anglais *Graphic*, lequel devient clairement sa référence du moment, avec des dessins tels que *L'enfant trouvé*, *Enterrement* (deux versions par deux auteurs différents), *Salle d'attente de 3<sup>e</sup> classe*, *Banc à l'hôpital*, etc. ; qu'accompagnent

## Un essai romancé

aussi des scènes de prison, de mine, de révolution, ou des images de Derby, toutes traitées à la manière de Dürer ! Pendant ce temps-là, c'est Andries (ceci déduit des notes du journal de Johanna) et Théo eux-mêmes qui suggèrent à Lies (diminutif d'Elizabeth, sœur des Théo), d'entreprendre une correspondance avec la « malade anonyme » ; d'où l'on voit que dans le milieu des Van Gogh et consorts, si les mariages ne sont plus directement arrangés, ils demeurent assidument suggérés !

Passons rapidement sur de nouveaux échanges avec van Rappard. Vincent inaugure en effet la composition intitulée *Distribution de soupe*. Il attribue à cette occasion une vie interne à la craie des montagnes, alors que le graphite constitutif des Conté est jugé, pour sa part, apathique. La première est qualifiée d'*âme tzigane*, parce que sa couleur est chaude et vibrante, convenant mieux aux évocations du quotidien ; tandis que le second remplit avec difficulté les actualités des magazines. Il convainc Anton van Rappard, désormais installé à Utrecht, d'aider son autre ami van der Weele à instituer sa propre collection de reproductions de gravures, car Vincent, toujours installé dans sa démesure, achète désormais des lots entiers de vieilles revues, afin d'en extraire la substance ou de la répartir auprès de ses amis. Il échange au passage des conseils pour réaliser de meilleures lithographies, maintenant qu'il a changé d'imprimeur dans le but d'en produire en plus grand nombre. Enfin, Vincent se confie sur le peintre et presque voisin Théophile De Bock, qu'il qualifie de doué, mais précieux. S'il vit dans l'aisance et affirme lui aussi apprécier son homologue Millet, Vincent lui fait remarquer que ce que chacun d'eux aime chez ce dernier est de nature différente. Car ce que Van Gogh glorifie en Millet est son

## Un essai romancé

humanité, tandis que De Bock se limite au vide de ses paysages. Remarque certes énoncée sur un ton courtois, mais en soi vexante, puisqu'elle tend à signifier que son interlocuteur est de ces peintres qui ne prennent pas de risque... Ni en termes plastiques, ni en termes d'implication sociale ! Van Gogh est donc un peintre qui s'exprime. Aussi continuerons-nous à l'écouter.

Serein, Vincent reprend sa correspondance avec son frère. Car il a découvert de nouveaux points de vue à la campagne auxquels il compte s'attaquer. Durant cette phase, il hésite entre transcription des détails et restitution d'une impression sincère. C'est-à-dire relativement spontanée... Ce qui l'amène à entrevoir une possible distinction entre détails et nuances. Il est vrai que ses propres scènes sociales sont plastiques et vivantes, veine qu'il abandonnera totalement par la suite lorsqu'il aura définitivement mis le pied à l'étrier de la peinture à l'huile. Il y a bien sûr les *Mangeurs de pommes de terre*, mais qui reste un tableau aux teintes terreuses, c'est-à-dire auréolées de brun. Lorsqu'enfin la lumière jaillira, tout se passera comme si la transcendance et la vivacité de ses éclats de couleur nécessiteront d'évacuer les perturbations dues à la réflexion humaine. En marge de quoi il dessine celui qu'il appelle « notre bébé » sous des angles multiples et couve de nombreux autres projets printaniers, admirant au passage les eaux-fortes récentes d'Israëls qui, malgré son grand âge, a entrepris de sortir cette technique ancienne de sa désuétude.

Pour éviter d'avoir à s'étendre sur le sujet déstabilisant de « sa maladie », comme l'appelle Vincent, Théo le recentre sur les domaines ayant trait à l'art. Vincent en profite pour lui rappeler son invitation à venir parler de ses études de visu, dans son atelier nouvellement transformé. Car il se sent déçu de devoir

## Un essai romancé

piétiner dans ses intentions et de ne progresser qu'à la vitesse d'un mineur ou d'un tisserand. Les échanges le fortifiant, il en est donc demandeur. Exceptionnellement, son père lui envoie 25 florins ; mais qui lui laissent aussitôt à penser à une possible prise de relai en lieu et place de Théo. Vincent s'en agace. Si les temps sont difficiles, il vit une passe plutôt tranquille et son souci sous-jacent se situe ailleurs. Vincent l'évoquera ainsi : « Il y a une chose dans ta lettre qu'il m'arrive d'éprouver aussi : c'est quand tu dis « parfois je ne sais pas comment j'en sortirai. » Oui, bien souvent et à plus d'un titre - je veux dire : pas seulement dans le plan de l'argent, mais même en matière d'art et dans la vie en général - je sens comme toi là-dessus. Mais cela est-il extraordinaire ? Tout homme qui a un peu d'esprit d'entreprise, un peu d'énergie, ne passe-t-il pas par de tels moments ? » Constat lucide, qu'il élargit aussitôt à la condition humaine en général : « Moments de mélancolie, de perplexité, d'angoisse de l'âme. A mon avis, nous en avons tous plus ou moins ; c'est la condition de toute vie humaine consciente. Certains n'ont, semble-t-il, aucune conscience de leur moi. Ceux qui l'ont, même plongés (...) dans la perplexité, ne sont pas pour cela malheureux si rien d'extraordinaire ne leur arrive. »

Ne perdant pas de vue son sujet principal, Vincent va se remettre résolument à l'aquarelle. La cherté des produits de peinture le fait songer à créer une coopérative dans le but d'aider « ces branches de l'art qui sont si méprisées. » Pour ce qui le concerne, cela l'oblige à entretenir une urgence du dessin qui lui fait abandonner les finitions, ce qui le frustre. Seule antidote possible : gagner en dextérité. A suivre ses échanges avec les autres peintres de sa génération, le lecteur sent qu'à cette période de sa vie, Vincent, bien qu'étant un créateur impliqué, ne

## Un essai romancé

se distingue pas encore de ses interlocuteurs tant il juge son travail selon des critères partagés. Sa réticence à se lancer en grandeur réelle dans la peinture à l'huile tient certainement en cela : il voudrait pouvoir faire différemment, mais ne sait pas encore comment. Ne suffirait-il pas qu'il commence par s'y mettre, tout simplement ? Tandis que nous en sommes désormais à moins sept ans avant l'échéance... Cependant, restons vigilants : Vincent nous ayant appris, sans scrupule de s'enfoncer dans la contradiction, qu'il entendait toujours mener sa barque seul.

Car Vincent voudrait pouvoir sortir du conventionnel. Pour cela, il veut s'abstraire des marchands et de leurs discours creux (c'est à Théo qu'il écrit cela !). Laissons les artistes prendre la parole, dit-il en substance : même si on ne les comprendra pas toujours, ils sèmeront quoi qu'il arrive une meilleure image de leur art – parce que plus limpide et sincère - dans l'opinion publique ! Ainsi, l'idée de coopérative est-elle commuée en une proposition pour une association de peintres unis par une amitié chaleureuse, afin de tenter de briser le socialement convenu des expositions. Ce qui compte, en l'occurrence, c'est l'entente préalable qui lie les créateurs, plus que la proximité supposée des toiles affichées sur les murs (ici j'avance son opinion ; dans la réalité, ceci reste à voir...), et l'esprit utile de toute exposition pourra alors jaillir !

De même, l'influence positive de la malade anonyme sur l'esprit de Théo est le sujet de la lettre suivante. Tel un levain, certaines personnes sont imprégnées de ce pouvoir rare d'éclaircir toutes les situations par leur seule présence. Lui-même commence à relativiser y compris son propre point de vue, imaginant qu'il peut lui aussi émettre des idées fausses, noyées sous le poids des apparences. En dessin notamment, il évoque qu'il est nécessaire

## Un essai romancé

de bien observer avant d'être à même de décréter que des proportions perçues sont bancales. Et dans le domaine de la création en général, l'amitié est une émulation. Pour sa part, tandis que van Rappard et van der Weele en sont à s'attaquer à de très grandes toiles, lui en reste à estimer l'écart théorique qui existe entre une étude et sa transcription en peinture.

C'est que ses dessins ont encore évolué : maintenant, il sent que le trait a laissé la place à des plages d'ombres et de nuances, comme si ces aplats n'attendaient que l'instant de se transformer en lumières colorées. Sa notion de l'espace s'en trouve agrandie, la neige d'avril créant tout autour de lui une luminosité et des contrastes exacerbés qui l'incitent à appréhender une démarche nouvelle. Mais dans les faits, Vincent veut d'abord comprendre : « Il y a quelque chose de fâcheux dans le fait que, pour voir le caractère particulier du travail en blanc et noir, il faut toujours en considérer l'ensemble ; et il est impossible qu'on puisse toujours le faire. » Comme si, aux prises avec un immense jeu de mécano, Vincent voulait d'abord en saisir le but ultime, avant de s'autoriser à en manipuler les pièces...

Alors il rappelle que sa fécondité et sa clairvoyance, il les doit à l'amour (véritable sujet de la digression évoquée ci-dessus), telle une lampe qui éclaire et apaise, tout en ajoutant sa lumière intrinsèque à sa présence. Cette nouvelle constatation nous fait entrer de plain-pied dans une autre légende qui entoure Vincent : son soi-disant désert affectif. Notion sur laquelle il est de toute évidence nécessaire de revenir. Car ici, le message est clair : non seulement Vincent est amoureux ; mais il le vit et l'exprime pleinement, le partageant dans toute sa dimension indispensable. Alors, pourquoi l'histoire a-t-elle retenu que Vincent aurait été à ce point marqué par une incapacité à aimer ?

## Un essai romancé

Probablement parce que le subconscient de Vincent a été oblitéré à jamais par un lourd secret de famille, et que les événements tragiques qu'il accumule durant son parcours existentiel, augmentés de sa passion créatrice, vont contribuer à écarteler son individu dans sa vaine tentative à trouver une juste place dans le monde. Revenons sur ces épisodes d'intrication généalogique.

Le XIXe siècle n'a eu de cesse d'établir des lignées. L'habitude de transmettre des noms complets est courante : comme une marque d'appartenance identitaire à laquelle il devient impossible de se soustraire, car elle inclue aussi les activités socialement reconnues (ici l'art et la religion). On a déjà eu à évoquer son adéquation nominale avec l'oncle Cent, qui n'est pas qu'une « amusante » résonance de civilité, car elle porte sur la déclinaison complète de leur identité en Vincent Willem Van Gogh. Or le treillis de la coercition familiale est en réalité bien plus étendu que cela. On fait d'abord remarquer que le propre père de Vincent s'appelle lui aussi Théodorus. Mais cela va plus loin, puisque la sœur de la mère de Vincent, et donc de Théo, ayant épousé le frère de leur propre père, l'identification des uns aux autres s'en trouve alors doublement renforcée. Et de fait, Vincent va porter toute sa vie le sentiment larvé qu'il se doit d'échapper à la malédiction de ne vivre que par procuration. Or ce sentiment n'est pas que fantasmé : il ressort d'un autre événement, lui aussi bien réel.

Vincent est né le 30 mars 1853 : soit un an jour pour jour après la naissance d'un premier enfant mort-né que ses parents avaient eu le malheur d'appeler lui aussi Vincent. Notre Vincent à nous est donc, au sens propre du terme, un substitut à une autre entité dont il doit prendre la place ; tout en se chargeant, qui plus est,

## Un essai romancé

du poids immense du remord. Enfant, il passera tous ses anniversaires au cimetière - et pour cause ! -, lui confirmant que ce n'est pas lui l'être aimé de sa mère. Occultant ces circonstances autant que faire se peut, afin certainement de justifier de sa vraie place, Vincent redécouvrira le fond ranci de ce secret familiale à l'âge adulte... en repassant par hasard devant le dit cimetière pour y découvrir, effaré, sa propre tombe frappée, peu ou prou, de sa date anniversaire !

Or pour être complet sur le sujet identitaire, la malédiction des Van Gogh ne s'arrêtera pas là. Car même nourri de toute l'empathie du monde et auréolé de la meilleure bonne volonté, le poids des traditions étant ce qu'il est, son propre frère Théo, à la vielle de leur double disparition tragique, ne trouvera rien de mieux que d'appeler son propre fils... Vincent Willem Van Gogh ! Hommage empoisonné : certains y ont vu un sérieux motif à un supposé suicide - mais restons pour l'instant prudents -. Dans tous les cas, selon moi, ceci suffit à expliquer l'acharnement qu'éprouve Vincent à œuvrer en toute circonstance pour découvrir ce dont il est vraiment porteur... Mais, dans le même temps, cela explique aussi toutes les précautions et réticences dont il cherche à s'entourer afin d'en retarder la mise en œuvre. Probablement par crainte de découvrir le fond latent de sa réalité...

(fin du troisième fichier, état au 27/02/2024)